

Récit de Léonie HABERT sur la vie de ses parents de 1850 à 1894.

écrit en 1967.

Première partie : avant ma naissance

Mon grand-père paternel (fils d'une demoiselle Milon et de M. Habert, tenancier du plus grand café de Versailles), ce grand-père Nicolas, né en 1782, a 10 ans à l'invasion du château de Versailles le 10 août. Il suit les insurgés échappant à la surveillance de ses parents et revient avec une giberne et reçoit une raclée, racontera-t-il plus tard.

Jeune homme, il devient économe et majordome chez l'abbé Sieyès. Au cours de ces années, ayant installé les cuisines dans la forêt de Fontainebleau, il racontera très fier et très honoré : "L'empereur m'a parlé : Avez-vous vu le cerf ?" au cours d'une chasse de Napoléon Ier. Il épouse une jolie jeune fille Marie-Françoise ROLLAT, née en 1784, ravaudeuse de dentelles, qui à 17 ans exerçait cet art chez Sophie Arnould actrice célèbre. Alors qu'il visitait l'actrice, Gaston ROUGET, peintre illustre, charmé, exécute ce pastel que je possède dans le vieux cadre de ce temps.

Mariés vers 1808, ils ont un fils qui meurt en Amérique latine d'une manière tragique sans laisser d'enfants, puis en 1812 une fille Eulalie qui a 17 ans épouse de M. Guental de Hambourg, étudiant à Paris, et hôte de mes grands-parents installés rue du Nil, en pension de famille, où ils hébergent une jeunesse étudiante ou de futurs artistes. La table présidée par ma grand-mère est très correcte et sélecte.

Du ménage de ma tante naîtront cinq enfants :

- ✚ Alphonse, l'aîné, grand-père de Mme Mocle, née Bartet
- ✚ Pauline, épouse de M. Cappua, mère de ma chère cousine et amie Marraine Jeanne.
- ✚ (Elisa) Louisa, mariée en Angleterre où elle vit 50 ans avec M. Heymann, chimiste
- ✚ Édouard et Charlotte; tout très musiciens, nés à Tours où M. Guental, accordeur de piano (profession très rare à cette époque) est reçu dans les meilleures familles de la Touraine.

Mes grands-parents se retirent près de leur fille à Tours et vivent de leurs très petites rentes.

J'en reviens à mon père Louis Alfred, né en 1822, baptisé en l'église Saint-Gervais. Au mariage de sa soeur, il a cinq ans, il porte un vêtement qui lui tombe jusqu'aux talons "redingote à la propriétaire" qui l'habillera encore, mais plus correctement à 18 ans (?) pour sa première communion. Ce milieu d'artistes, de musiciens, ne fait que développer et d'encourager ses dons naturels. Il aspire à faire partie d'une société de chanteurs (nous dirions une chorale) école de la méthode Wilhem : solfège, vocalise, choeur. Mais trop jeune pour être admis, il supplie les chefs de l'accepter. Il insiste : "Eh bien, lui dit-on, on te cède, mais tu entreras sous le nom de Crampon" !

Très bons principes, sérieuses études en font un ténor remarquable. Il interprète des opéras, qu'il représentera plus tard (photos stéréos). D'autre part après des études primaires générales il s'adonne au dessin, élève de Ingres, le futur vrai artiste école classique. Il entre à l'école des Beaux-arts, où ils se lie d'amitié avec les célébrités de ce temps. Il fait parti du groupe des "Sept" (j'ai oublié leurs noms) qui en dehors de leurs sérieuses études ne manquent pas d'humour et se livrent parfois à des farces plaisante mais toujours de bon aloi, ne nuisant pas à autrui.

Enfin vers 1846 ou 1848, il emporte la première médaille concours de l'école des Beaux-arts, alors que Carpeaux, son émule n'a que la seconde. Cette médaille, témoignage de la valeur artistique de mon père, je l'ai offert à mes enfants comme pièce de mariage lors de leur union le 3 juillet 1922.

Il ne fera pas de service militaire, ses parents lui ayant "acheté un homme". Il habite seul à Paris, une chambre et un atelier d'artiste au fond d'une cour du faubourg Saint-Denis, sur la rue.

Le principal corps de bâtiment a pour locataire la famille Oudart : le chef de famille a passé son atelier de peinture et de dorures sur cristaux à son fils aîné Joseph (mort prématurément à 32 ans, c'est un ancien élève de M. Oudart, Charles Brunetti qui lui succède).

Elisa Oudart meurt à 20 ans, terrassée par un empoisonnement provoqué par une purgation trop forte qu'il l'emporte en 48 heures du choléra, et enfin une fille Victoire Honorine qui a 18 ans à cette époque.

Durant les vacances, il va à Tours chez ses parents. Son beau-frère M. Guental l'introduit dans la famille du Marquis de Beaumont, dont il est appelé à faire le portrait. Sa jeunesse étudiante parisienne, ses saillies spirituelles, son talent de musiciens, sa jolie voix charment les enfants du Marquis, surtout le jeune foyer du fils du Marquis qui vient de se fonder, et ne s'amuse guère dans le foyer austère de leur père. Pour garder le jeune artiste au château, on le charge du portrait des jeunes gens. De fil en aiguille il reste l'hôte du Marquis durant six mois, partageant les distractions des jeunes gens : soirées musicales, promenades, équitation (il n'excelle guère en ce genre de sport, ce qui amuse parfois la jeune femme, et cause quelques chutes au maladroit cavalier). Il excelle en natation, il nage comme un poisson, reste sous l'eau plus longtemps que tous.

Que de souvenirs il gardera de ces mois de détente et de joies passées dans ce milieu sélect, distingué, qui lui plaît, et affine encore ses goûts et ses tendances. Il n'est pas jusqu'au respectueux rapport des fantaisies un peu excessives du chef vénéré par les enfants du marquis, tel l'épisode souvent renouvelé de la cuisson des oeufs à la coque : "Je tiens à ce que cette cuisson se fasse par moi-même. Aussi qu'on apporte, dit-il, sur la table eau bouillante et œufs". Je regarde ma montre tant de minutes à attendre. Mais le vieillard commence le récit de ses innombrables souvenirs, il est entraîné dans une période qui se prolonge. Les jeunes hôtes, trop respectueux pour lui rappeler les oeufs et la limite de leur cuisson, se contentent de rire sous cape. "Ah ! l'heure" dit l'orateur. Les œufs sont durs ! "Baptiste, qu'on charge la cuisinière d'en cuire d'autres, tels que je les aime !"

Heureux temps où les domestiques, poules et oeufs se prêtaient sans obérer le budget, et où les descendants et leurs hôtes se prêtaient sans réflexion aux fantaisies du vénéré patriarche.

Durant ce séjour en Touraine, il fit le portrait d'après nature de l'archevêque de Tours Mgr Morleau. Durant les pauses, Monseigneur faisait des réflexions sur la vie, entre autres sur la vie parisienne : "A Paris, on peut vivre en saint ou en mécréant, nul ne le remarque"!

De retour à Paris il fréquente la famille Oudart, s'éprend de la jeune Honorine qu'il épouse le 24 janvier 1852. Parfaite et si heureuse union ! Ce sont mes chers et bien aimées parents que la mort sépare en 1893. Je suis la huitième et dernière de leurs enfants, née en février 1873.

Au retour de la campagne d'Italie, l'Empereur rapporte des statues plus ou moins abîmées de Campana. Il charge mon père, statuaire apprécié, de remettre en état ces statues. Très satisfait de ce travail, l'Empereur le reçoit dans son palais très amicalement et le charge de faire le portrait du petit Prince. Mais les événements se précipitent : c'est la débâcle, la chute de l'Empire, la guerre, la Révolution, ...

. . . / . . .

Deuxième partie : mes 25 premières années

C'était un quartier pauvre, peu peuplé, sain à cause de son altitude, mais formé en partie d'anciennes carrières d'où était tiré ce beau sable jaune et fin qui charmait mes yeux d'enfant. Quelques masures et des immeubles d'un ou deux étages, occupés par des carriers et aussi par les employés des transports en commun, car vers le 80 de la rue Haxo existait le dépôt des omnibus "Lac Saint-Fargeau - Arts et Métiers" et "Belleville - Louvre".

De place en place, à intervalles réguliers, de la rue du Borégo au 85, on rencontrait des anneaux de fer fixés au bord du trottoir destinés à attacher les chevaux attelés aux charrettes qui devaient transporter le sable des points d'exploitation.

Quartier sain et aéré où le lac Saint-Fargeau et les ombrages de ses abords permettaient des réunions agréables et des promenades en bateau fort appréciées de la jeunesse.

- ✚ Au 85, le terrain à l'extrémité duquel les otages ont été fusillés en 1871.
- ✚ Au 87, le long de ce parc dénudé, quelques villas entourées de jardins.
- ✚ Au 89, une maison d'un étage dont la façade intérieure, ornée d'un coquet avancement donnant sur un très vaste jardin avec bosquets de lilas et de chèvrefeuille, et larges plates-bandes ornées de rosiers et de fleurs de toutes espèces. Ma petite enfance, de deux à neuf ans, s'écoula dans cette maison et dans ce jardin si sympathiques.
- ✚ Au 91, un important terrain d'horticulture où les serres abritent des plantes rares dont le parfum m'est encore présent. Ce jardin s'étend jusqu'au mur du cimetière de Belleville.

C'est au 87, dans le pavillon séparé de la rue par un petit jardin planté d'arbustes et par une grille, que je naquis le 12 février 1873. Pourquoi dans ce quartier retiré ? Je suis la huitième enfant d'une famille dont les premiers-nés sont morts prématurément. Deux frères seulement ont survécu, élevés en banlieue.

Mes parents ont décidé de se fixer sur les hauteurs de Belleville dont l'air est renommé, et à proximité de la ville où mon père aura affaire.

Sculpteur, statuaire, mon père est ancien élève de l'École des Beaux-Arts où, entre autres récompenses, il remportait la première médaille, alors que Carpeaux, son émule, ne méritait que la seconde. Avenir brillant s'il continue de cultiver son art. Mais à 27 ans, il épousait, en janvier 1852, une jeune fille éprise aussi d'art et de poésie, mais sans grande fortune : une fille d'artiste.

Bien vite la famille s'accroît. Mais il faut renoncer à la gloire, au succès, et mon père, grâce à ses titres, ses références se voit confier par l'empereur, la restauration du musée Campana, composé de statues et de groupes quelques peu mutilés, rapportés de la campagne d'Italie. Satisfait du travail intelligent et très artistique de mon père, l'empereur le convoque et lui demande d'exécuter le portrait du petit prince.

Mais les guerres successives, les grands événements de l'Empire contrarient ces projets et rendent la vie difficile : mon père, épris de nouveau et d'original, imagina représenter en tableaux les théâtres de Paris. Il assiste au spectacle d'opéras, de féeries, en vogue à l'époque, en croque les différents actes et dispose sur une scène, sorte de plateau d'un mètre carré et orné de décors, les personnages - statuettes de terre glaise sculptées par lui et d'environ 0,20 m. de hauteur - qui reproduisaient les scènes de l'opéra ou de la féerie. Il photographie ces tableaux et fait éditer ces œuvres stéréoscopiques qu'il intitule : "Les théâtres de Paris". C'est une œuvre unique, très appréciée alors, jusqu'à l'apparition du cinéma qui la dépasse et de combien... mais qui n'a rien du travail de patience et d'art qui présidait l'œuvre de mon père.

Puis, c'est la guerre (NDLR : 19/07/1870, déclaration de la guerre à la Prusse), ces jours de tristesse, des difficultés de toutes sortes, et le siège en plein hiver rigoureux : c'est la misère. Ma mère, toujours prévoyante a de bonnes provisions en cave ; aussi est-elle plus que jamais la Providence du quartier : elle distribue ce qu'elle peut distraire du nécessaire de sa famille.

Il n'est pas jusqu'aux amis qui reçoivent, au Jour de l'An ; de beaux oignons (quelle rareté !) enveloppés comme de belles oranges dans de blancs papiers de soie. ! Cette chère maman trouve tout simple d'assister, de soigner une voisine atteinte de petite vérole, et que, dans ces tristes jours, on a abandonné. Au petit jour, le 29 octobre, cette chère mère, si française, pleure alors que, faisant la queue pour quelques grammes de viande de cheval, dans les rangs de pauvres ménagères, une nouvelle se propage : «Bazaine a capitulé ! » (NDLR : 27 octobre 1870)

Plus terrible encore, c'est la guerre civile, la commune, et, le 26 mai, saisis d'épouvante, mes parents entendent la fusillade qui abat les otages, à quelques pas de leur demeure.

Peu après ce drame, les Versaillais sont vainqueurs et entrent dans Paris. Les esprits exaspérés par la vision des massacres, des incendies de la ville, des crimes, en ces jours impies, voient l'ennemi partout : mon père, en artiste travaille à ses heures, il n'est ni commerçant, ni ouvrier ; ma mère secourt toujours le malheureux. Mes frères, vêtus sans recherche, mais toujours corrects, sont élevés dans la meilleure école libre du quartier. Aucun doute, aux yeux de la population environnante, mon père est un espion. On le dénonce pour tel, et un officier de l'armée régulière vient l'arrêter. Jugement rapide, exécution sommaire, c'est ce que ma chère maman envisage durant cette nuit d'angoisse qui va décider du sort de son cher mari. Elle alerte des amis : artistes, poètes, qui, tremblant de crainte, vont tenter de témoigner de l'honorabilité de l'accusé. Mais, vers le milieu de la matinée, dans ce couloir de la Préfecture de Police où ils attendent, une porte s'ouvre et, oh ! Stupeur, le juge serrant la main de mon père lui dit : "Enchanté d'avoir fait votre connaissance, Monsieur Habert". Le juge clairvoyant a compris à qui il avait affaire, et, très intéressé de la description du travail de son prisonnier, il profite de sa compétence en travaux photographiques (c'est le début des progrès de cet art), il l'interroge longuement, se documente sur cette nouveauté qui se trouve être son violon d'Ingres. Libre, mon père arrive triomphant et si heureux, rue Haxo. Là est rangée, devant la grille du 87, la compagnie du lieutenant qui l'a arrêté la veille. Et le lieutenant, arrachant ses galons : "je ne suis pas digne de vous commander, j'ai failli causer la mort d'un honnête homme, d'un vrai Français". Mais mon père, très calme : "Mon ami, restez digne de votre grade et conduisez toujours vos hommes à l'honneur".

Fin 1873, l'ordre est rétabli. La vie normale a repris son cours. Mes parents s'installent au 89, les Théâtres de Paris exigeant plus d'espace pour les ateliers de photographie. En, 1874, je fais mes premiers pas dans cet enclos sacré où sont tombés les martyrs, et leur histoire est la première que me conte ma mère. Saisie d'effroi, j'imagine alors voir une mare de sang de ces martyrs, et ce souvenir ne m'a jamais quittée.

Cette même année, mon père estime que son devoir est de témoigner sa reconnaissance au Seigneur qui a épargné sa famille et délivré le pays de l'ennemi. Il décide d'abandonner Les Théâtres de Paris et de consacrer son temps à la gloire de Dieu. En tableaux, il raconte la vie de Jésus (quinze, entre autres, pour le Chemin de Croix) et, par lui, chaque personnage est sculpté avec tout l'amour et le respect qu'il convient.

En 1882, ma famille s'installe près de l'église Saint-Jean-Baptiste de Belleville, la rue Haxo estimée trop éloignée de la Chapelle des Catéchismes qui vient d'être construite rue de Palestine, et où je dois préparer ma Première Communion. Puis, la mort de ma grand-mère, en janvier 1884, oblige mes parents à demeurer rue du Pré-Saint-Gervais dans la maison de mon grand-père qu'ils ne veulent pas laisser seul.

C'est ainsi que mon mariage civil aura lieu à la mairie du XIXème arrondissement de Paris et à l'église Saint-Jean-Baptiste, en 1894, deux ans après la mort de mon grand-père et un an après la mort de mon cher père. Mon mariage, c'est une union qui s'annonce heureuse : j'épouse un des fils de deux amis d'enfance de mes parents.

Le lundi 11 novembre 1885, à 11 h du matin, Dieu m'envoie un fils : c'est mon Jean qui sera et reste ma joie, mon appui. Ma chère fille naît onze mois après son frère, et le cher ange que Dieu me reprendra à 13 ans nous arrive le 11 juin 1898.

Là s'arrête pour moi la vie calme et heureuse. Je perdrai mon cher mari, mon soutien : il est atteint de paralysie progressive et je dois penser à élever seule mes enfants.

Troisième partie : Directrice et grand-mère

Grâce à Dieu et à l'intelligente prévoyance de mes parents, j'ai les titres universitaires qui me permettent de prendre la direction d'un pensionnat de Jeunes Filles.

A cette époque 1903, c'est la lutte contre l'enseignement congréganiste. J'installe à Joinville-le-Pont, remplaçant des Religieuses expulsées, une Institution que je baptise : Pensionnat "La Famille". C'est, en effet, une grande famille à laquelle je m'efforcerais de me dévouer, créant, autant que possible, une atmosphère familiale aux enfants qui me seront confiées. Que Dieu soit béni !

Dans ma vieillesse, j'ai cette douce consolation de recevoir de la plupart d'entre elles une affection, une fidélité indéfectible. Grand-mères elles-mêmes, elles m'ont amené leurs enfants, me font connaître leurs petits-enfants et me témoignent une touchante reconnaissance.

En 1909, une jeune dame bien sympathique me présente sa fille, Madeleine, une nouvelle élève : c'est une belle petite fille de sept ans : dans ses beaux yeux noirs, je lis l'intelligence et un esprit de décision et de fermeté - "un peu têtue" - me dit sa mère. Je dois en convenir, par la suite, mais c'est un défaut qui, modifié par l'âge et la réflexion, peut devenir une volonté ferme et persévérante. A dix ans, elle quitte "La Famille", ses parents s'installent en Bourgogne. Elle fait d'excellentes études à Joigny et, à seize ans, passe brillamment l'examen du B.E. Après six ans d'éloignement (elle ne nous a pas revues depuis son départ), elle affirme son esprit tenace et de fidèle attachement, elle n'a pas oublié ces années passées à Joinville où elle a laissé une part de son cœur, surtout à sa "petite mère", ma fille bien aimée» " sa Jeannette", et demande à ses parents, comme récompense de son succès de venir terminer ses études chez moi.

1918 - Le lundi 11 novembre à 11 h du matin, les cloches sonnent joyeusement qui annoncent la fin des hostilités de la première guerre mondiale. A cette heure exacte, J'entraîs souhaiter l'anniversaire de sa naissance à mon fils, alors en congé de convalescence. Le Seigneur me donne une seconde fois mon fils exactement au jour et à l'heure de sa naissance. Mon cœur de Française et de mère est transporté de joie et de reconnaissance envers le Seigneur, par cette fin heureuse des hostilités. C'est Madeleine que je prie d'entonner le Magnificat, dans cette minute inoubliable, puisqu'elle est l'aînée de ses compagnes. Durant trois ans, j'ai tremblé devant le danger que courait ce fils tant aimé et si droit, si réfléchi, si sérieux.

La maladie et la mort de son père l'ont mûri. A peine avait-il treize ans que je pouvais lui confier les missions les plus délicates. Parti à 19 ans pour l'Armée, il est admis aussitôt au peloton des E.O.R. - Aspirant, il est incorporé dans les chasseurs cyclistes. En mai 1915, c'est pour lui le baptême du feu. Il mérite la Croix de Guerre et est l'objet d'une belle citation.

1916 - Une première blessure, éclat d'obus à l'épaule gauche, le met à l'abri quelques mois. Puis, versé dans les Chasseurs alpins, il retourne au feu jusqu'en juillet 1917. Depuis quelques jours, en permission à cette époque, il reçoit une dépêche de son Commandant : "Si vous voulez participer à "la fête", revenez : la permission entamée ne comptera pas". Je le vois partir, bien qu'un peu étonnée de ce désir d'assister à une fête mais ne soupçonnant pas de quelle fête il s'agit. En réalité, c'est à un assaut au Chemin des dames qu'il se rend en hâte, et à la tête de sa section, il entraîne ses hommes et avec eux atteint son objectif, le dépasse. Mais dans un contre-attaque de l'ennemi, un furieux corps à corps s'engage et il tombe, frappé d'une balle en pleine poitrine. La nuit est venue, le terrain de combat se vide, mon fils se trouve aux côtés d'un sous-officier allemand qui le bande de son propre pansement, ce qui arrête l'hémorragie, lui dit qu'il va chercher les brancardiers allemands et le laisse seul. Il a la force de consulter sa boussole lumineuse (mon cadeau à la Saint Jean dernière), reconnaît la direction de nos lignes et s'y glisse en rampant. Il a laissé sur le terrain sa capote, son Kodak, son chapelet. Les Allemands voyant une forme blanche se déplacer, tirent. Il s'abrite de trous d'obus en trous d'obus et leur échappe, mais quand il arrive près de nos lignes, les nôtres lui lancent des grenades. Il est épargné, rassemble ses dernières forces et crie : "France". Il est sauvé mais épuisé et tombe sans connaissance.

Quelque temps après, il se retrouve dans un lit, à l'hôpital du front, à Mont Notre-Dame. C'est là qu'en tournée d'information, un rédacteur de l'Echo de Paris l'interviewe. Il fera le récit de l'épisode dans un article intitulé : "Les chasseurs de Brissaut Desmaillet", et c'est dans ce journal que nous apprenons par des détails qui ne peuvent nous tromper (il cite textuellement la dépêche du Commandant), sa bravoure, sa blessure, son odyssee. Un mois après, nous le retrouvons, soigné au Val de Grâce, en bonne voie de guérison et nous expliquant son ardeur à s'échapper : "Je ne voulais pas être prisonnier".

La Croix de la légion d'Honneur sera la récompense de sa belle conduite. Il voudra offrir à Lourdes sa boussole lumineuse dont la Sainte Vierge s'est servie pour le délivrer. Quant à moi, je dirai : " Le Seigneur fit pour moi des merveilles, Saint est son nom !

Avril 1919 - Je quitte Joinville pour m'installer, avec mes enfants, sur la paroisse de Saint Pierre-de-Montrouge. Madeleine termine ses études à Coulommiers, sous la direction de ma chère amie, mon ancienne collaboratrice. Elle ne manque pas de faire escale rue Sivel lors de ses voyages Coulommiers-Migennes. Et c'est le couronnement d'une si grande fidélité à notre égard. Mon fils me charge de demander, pour lui, la main de Madeleine, le 21 Janvier 1922.

Ce foyer béni se fonde le 3 Juillet 1922 et, le 16 Mai 1924, un fils leur est né. C'est Pierre, baptisé et consacré à la Sainte vierge, le 18 mai en l'église de Saint-Pierre-de-Montrouge. "Ce n'est pas la belle-soeur que je choisis pour marraine de mon premier né, mais l'amie de toujours, ma Jeannette", dit Madeleine, en priant ma chère et bien aimée fille de tenir son fils sur les fonts baptismaux et c'est cette marraine aimée que Dieu a rappelé à lui en mars 1951, que Pierre ne manque pas, dans les plus graves solennités de sa vie de prêtre (sa première messe, ses grands voeux) de situer au milieu de nous et, dans ses plus chers souvenirs. " Le Seigneur fit pour moi des merveilles, Saint est son nom !"

A à peine six ans, Pierre fait sa Première Communion, dans la Chapelle du Collège Sainte Marie le 2 février

1930. Avec quelle ferveur, quelle compréhension, il reçoit Celui que, désormais et sans jamais se reprendre, il décide de servir. Malgré, et peut-être à cause de ses défauts (il est tenace comme sa mère, très éclairé sur sa propre valeur, mais aussi réfléchi comme son père), il ne faiblira pas.

1931 - Premier contact avec un collège jésuite, rue de Madrid et qui ne dure que deux ans.

1933 - Plus près du domicile familial, il est élevé du Lycée Montaigne. Va-t-il pour autant perdre cette empreinte des Pères ? Dieu le conduit là, parce que, rue d'Assas, il va le confier à la direction éclairée, si dévouée et si affectueuse, du Père DELAGE qui, chaque jeudi, instruit, guide, forme un petit groupe d'élèves du Lycée. Premier camp avec le Père, où il va puiser les principes de discipline joyeuse et de responsabilité de soi et des autres.

En vacances chez sa Grand'mère en Bourgogne, avec foi et ferveur, il aime à servir la messe à son grandoncle, le chanoine Magne. C'est encore une étape pour Pierre, A la grande joie de cet ardent apôtre de la jeunesse qui voit en ce petit rejeton sa relève dans le sacerdoce, car il se sent décliner, près de disparaître. Là aussi, Pierre a confié à cet autre enfant à qui il dispute l'honneur de servir la messe, qu'il sera prêtre. Réciproque confiance et, fidèles tous deux, ils ont gravi les marches de l'autel, et c'est deux prêtres !

Réintégré à Madrid, Pierre traverse bientôt la période difficile de l'adolescence, ce besoin d'indépendance, cherchant à secouer le joug de l'autorité des parents et des maîtres. Période où le développement physique fatigue le gars et le rend médiocre élève, caractère insupportable, mais toujours fidèle à l'appel de Dieu, en dépit de l'hésitation de ses directeurs qui doutent de sa vocation.

1938 - Voyage à Lourdes, avec "Le Fraternel". Quelle joie, et aussi quel épanouissement. La Sainte Vierge, "la maman" comme il se plaît à dire encore, lui apprend que sa vocation, c'est le souci des âmes des jeunes, des jeunes surtout peu favorisés par la vie. Sera-t-il disciple de Don Bosco ? Il est bien attiré !

Un apôtre des paroisses misérables de France, le Père DECOUX, va l'entraîner à seconder ces pauvres prêtres de l'Ile-de-France, si surchargés du ministère de quatre, cinq paroisses et si peu compris des habitants déchristianisés des campagnes. Il ira, plein d'ardeur, l'aider dans ses déplacements chaque dimanche, et comprendra comme la moisson est grande et bien peu nombreux les ouvriers.....

Puis, c'est la guerre, le papa, officier de réserve, malgré ses cinq enfants, est appelé dès le premier jour de la mobilisation, et part, laissant en Bretagne où la famille passe les vacances, la maman fatiguée, car le sixième, le benjamin est attendu. Changement brusque et total. De l'insouciant et quelque peu rétif du garçon quinze ans, en sa famille, Pierre devient sérieux et comprend qu'il doit être raisonnable, attentif à se rendre utile, viril même, en l'absence du chef de famille.

Octobre 1939 - Inutile de songer à rentrer à Paris, que va-t-on faire des deux grands, Pierre et François ? Dieu a décidé qu'il n'y aurait pas de coupure dans la voie de son enfant. C'est le Père Delaage qui est alors recteur du collège de Tours. Sur la requête de la maman, il accepte avec joie ses deux petits d'autrefois et voilà Pierre encore une fois confié à la direction de la Compagnie. Etudes interrompues par l'exode inévitable, en 1940. Qu'importe ! La première partie du bachot est enlevée en octobre, et permet la préparation et l'acquit de la philo, en 41. Et la dernière retraite décide de l'avenir de Pierre : il entre au Noviciat de Laval où il prononce ses premiers vœux, le 17 Octobre.

" Le Seigneur fit pour moi des merveilles, Saint est son nom !"

Pour moi, la toile tombe, mon Pierre ne nous appartient plus. De ses études, de sa formation, de ses stages, de ses différentes étapes, je n'ai que des échos espacés et lointains, et peu compris de mon ignorance en cette voie. La prière, seule, me reste, combien fervente et persévérante !

Apothéose : le 30 juillet 1953 l'ordination à Lyon dans la splendeur de la Primatiale, au milieu de ses confrères. J'assiste à l'anéantissement de mon Pierre prostré, et à l'imposition des mains du cardinal Gerlier, juste au moment de ce coup de tonnerre qui ébranle les voûtes de la cathédrale, signant la présence du Dieu Tout-Puissant prenant possession de son enfant, de son prêtre pour l'éternité. Contraste merveilleux et si instructif le lendemain : sa première messe célébrée dans la plus humble chapelle, à Lyon, au milieu d'enfants déshérités, à qui il a donné tout son cœur et son enseignement, tout lui-même... et puis, ce rappel, cette évocation ma chère fille, sa marraine, prononcés par ce nouveau prêtre qui va, pour la première fois, rendre présent le Corps et le Sang de son Dieu, et va nous Le donner en nourriture. Dieu ! Mon Dieu ! Soyez béni, chanté, glorifié par toute la terre, et, vous l'avez voulu, malgré mon grand âge, j'ai l'honneur, la joie sublime de vivre ces instants. Chaque jour je chantera :

" Le Seigneur fit pour moi des merveilles, Saint est son nom !"

Février 1956 - Etape définitive pour Pierre, il prononce ses grands vœux, rue Haxo, dans cette église attenante à la maison où, le 12 février 1873, je voyais le jour, pour devenir, le 13 février, en l'église Saint-Jean-Baptiste de Belleville, l'enfant du Seigneur par mon baptême. Puisses le Seigneur accepter les souffrances de ma vie et ma bonne volonté pour que j'obtienne de sa miséricorde toutes grâces et tout pardon pour moi et pour tous les miens, et la vie éternelle. Jusqu'à mon dernier jour, que Dieu permette que je proclame son infinie bonté pour moi, en chantant :

" Le Seigneur fit pour moi des merveilles, Saint est son nom !"